

Intervention à Place Analytique – 18 juin 2019

Jean-Baptiste Legouis

Présentation :

Si l'inconscient est structuré comme un langage, qu'il ne connaît ni le temps ni la contradiction, comment une œuvre littéraire très particulière et l'expérience de lecture unique à laquelle elle nous invite peut nous confronter, sensiblement, à l'écoute du signifiant ?

Nous partirons de la « trilogie » de Samuel Beckett – *Molloy*, *Malone meurt*, et *L'innommable* – rédigée en français entre 1947 et 1949, nous tenterons de l'articuler au concept d'inconscient et à la clinique psychanalytique.

« Où maintenant ? Quand maintenant ? Qui maintenant ? Sans me le demander. Dire je. »

Samuel Beckett – L'innommable

Ces mots ne sont pas les miens. Ils sont ceux de Samuel Beckett. Je ne le citerai pas davantage mais lui laisserai le dernier mot pour conclure. Finalement, mon discours sera pris, comme entre parenthèse, entre deux phrases tirées de **L'innommable**, troisième roman de « la trilogie », ce qui est de bon augure pour parler de l'inconscient.

J'aurais aimé, comme lui, vous entraîner dans une plongée, un voyage, une errance. Je n'en ai pas le talent. J'essayerai néanmoins, dans la mesure de mes moyens, de vous en faire sentir quelque chose.

Samuel Beckett a 41 ans lorsqu'il entame, en 1947, l'écriture de ces trois romans en français ; *Molloy*, *Malone meurt* et *L'innommable*. Il vit depuis dix ans en France. Il terminera la rédaction du troisième en 1949. Ils seront publiés entre 1951 et 1953. Date de la création à Paris de *En attendant Godot*.

Cette trilogie m'est arrivé dans les mains par la poste il y a un an et demi, cadeau d'un ami très cher. Cet ami avait joint à l'envoi une petite phrase d'accompagnement pour chaque volume. Ça me semble une bonne manière d'approcher le texte.

Les trois indications de mon ami :

Molloy : Premier volume de la « trilogie ». Premier cercle concentrique. Ralentissement d'un corps dans le monde.

Malone meurt : Deuxième volume de la « trilogie ». Deuxième cercle concentrique. Extinction d'un esprit dans un corps.

L'innommable : Troisième volume de la « trilogie ». Troisième cercle concentrique. Assourdissement des mots dans le silence.

Je n'ai jamais lu, jusqu'à présent, aucun livre comparable. C'est sans doute cela qui m'a fait parler avec enthousiasme de cette trilogie à Marie Selin et lui a donné l'idée, à elle, de me proposer d'en parler ici.

J'ai fait le choix de ne pas citer Beckett plus que cela pour ne pas déflorer la rencontre possible, pour celles et ceux d'entre vous qui n'ont pas lu cette œuvre. Par ailleurs, la forme même de l'écriture rend très délicate l'extraction d'un passage.

Je vous invite à imaginer un voyage, une marche, une errance, une divagation, une plongée, une dérive, un rêve peut-être, un délire, un tourbillon, une forme de vertige.

Molloy se déplace, comme il peut, il a quelque chose à faire, une affaire à régler, mais ce n'est pas bien clair, pour lui le premier. Il ne sait pas bien où il est ni où il va. Il dit ce qu'il voit et ce qu'il pense. Il dit ce qu'il fait et ce qu'il ressent. Et puis, quelqu'un se met à la recherche de Molloy.

Malone meurt et son monde restreint à l'extrême s'avère ouvert sur des ailleurs insoupçonnés.

L'innommable parle et parle et parle encore jusqu'à n'en plus pouvoir.

Ils ont tous les trois quelque chose à faire et ils s'y évertuent à leur manière. Et ce quelque chose à faire n'a pas de raison, pas de justification, pas de sens. C'est apparemment absurde, bien sûr. Et, du fond de cette absurdité, surgissent des vérités saisissantes.

D'une certaine façon, au plus sec, on pourrait dire que tous les trois ont à mourir, que c'est absurde, et que, peut-être, la seule façon de dépasser cette absurdité est de dire et d'écrire. Dire ce qu'ils pensent, dire ce qu'ils font, dire ce qu'ils ont et ce qu'ils sont.

Ce qui frappe en premier lieu est une forme d'écriture incomparable. Qui rend l'expérience de la lecture elle-même très particulière. **Molloy** débute par un bloc de cent vingt pages sans chapitre, ni paragraphe, ni saut de ligne. **L'innommable** est quasi-intégralement composé de deux cents pages présentées de même, d'un seul tenant, comme une immense logorrhée. Ce qui implique nécessairement, dans l'expérience de lecture, qu'il est inévitable de couper, d'interrompre, de suspendre ce qui, dans la mise en page, est d'un seul tenant. Cela participe sans aucun doute de l'effet de tourbillon, d'emportement, de vertige.

Malone meurt joue sur d'autres ressorts pour nous surprendre et nous suspendre à sa parole.

Nous savons, dans notre expérience clinique quotidienne, que le fond et la forme sont indissociables. Le tourbillon verbal dans lequel nous entraîne Beckett aborde de nombreuses questions existentielles. Le rapport que l'être entretient à lui-même, à son corps, à son étrangeté, le rapport à l'autre, au monde et à ce que chacun possède. Tout cela passant par une médiation, plus ou moins réussie, plus ou moins vaine, par la parole, le dire et l'écriture. Enfin, comme toujours chez Beckett, en toile de fond, le rapport à soi-même et aux objets comme déchets.

C'est de ce côté-là que Lacan fait référence à l'œuvre de Beckett à deux reprises dans son séminaire. Outre une référence à Godot dans le séminaire sur l'identification¹, il ouvre le séminaire XVI « D'un Autre à l'autre » le 13 novembre 1968 par une phrase écrite au tableau qui nous interpelle :

1 Séminaire IX – L'identification (1961-1962) – 13 juin 1962 [éditions de l'A.L.I. p.381]

« L'essence de la théorie psychanalytique est un discours sans parole »

Il démarre son séminaire sur la question du discours psychanalytique, du structuralisme, de la publicité et de la *poubelliciation*. Ce qui le fait rebondir, non sans piquant, je le cite : « Pour ce qui est de la poubelle, en ce temps dominé par le génie de Samuel Beckett nous en connaissons un bout. Personnellement, pour avoir habité dans trois sociétés psychanalytiques depuis aujourd'hui quelque trente ans, en trois sections de quinze, dix et cinq ans, j'en connais un bout sur ce qu'il en est de cohabiter avec les ordures ménagères.² »

Deux ans et demi plus tard, dans la leçon sur *LITURATERRE*, le 12 mai 1971, il dit :
« Là, c'était à Bordeaux³. La civilisation, y rappelai-je en prémisse, c'est l'égout.

Il faut dire sans doute que c'était peu après que ma proposition d'octobre 1967 avait été accueillie comme on sait. C'est vous dire que, en jouant de ça, j'étais un peu las de la poubelle à laquelle j'ai rivé mon sort. Pourtant, on sait que je ne suis pas seul à pour partager l'avouer, *l'avouère* pour prononcer à l'ancienne, l'avoir dont Beckett fait balance au doit qui fait déchet de notre être. Cet avouère sauve l'honneur de la littérature et, ce qui m'agréa assez, me relève du privilège que je pourrais croire tenir de ma place. »⁴

C'est dans cette leçon sur *Lituraterre* que Lacan nous dit : « Entre la jouissance et le savoir, la lettre ferait littoral. ». (Séminaire XVIII, p.117) C'est un point que nous pourrions discuter par rapport à la fonction de l'écriture et de l'écrivain.

Pour poursuivre sur la question du déchet et de la mort qui dégouline partout de la trilogie de Beckett, et l'articuler à notre pratique, je citerai, ici, Serge Leclair qui, en 1978, dans l'article *Heimlichkeiten* écrit :

« Plutôt que de continuer passionnellement et aveuglément à produire de nouvelles chaînes symboliques en sophistiquant indéfiniment notre arsenal théorique, ne serait-il pas plus convenable au travail psychanalytique de mettre en œuvre une pratique analysante qui consisterait littéralement à délier tout un chacun de ce qui l'entrave au premier chef, à savoir la possession héréditairement transmise de ce qu'on appelle *sa propre mort* ? Possession dérisoire et stupide s'il en est, qui fait cependant chacun prioritairement occupé par la gestion de son mausolée intime, le plus cher et le plus sacré d'entre tous, autour duquel s'édifie inlassablement, superbement « humaine », la gloire narcissique du statut d'un ; celui que

« Il y a dieux et dieux. Je vous ai déjà dit qu'il y en a qui sont tout à fait réels. Nous aurions tort d'en méconnaître la réalité. Le dieu qui est en cause, et dont nous ne pouvons pas élucider le problème comme un problème qui est notre affaire, un problème dans lequel nous avons à prendre parti, celui-là, pour la distinction des termes, faisant écho à Beckett qui l'a appelé un jour Godot, pourquoi ne pas l'avoir appelé de son vrai nom, l'Être suprême ? »

2 Lacan. J., 1968, séminaire XVI – D'un Autre à l'autre, Seuil, Paris (2006), p.11

3 Cf. Jacques Lacan, *Mon enseignement, sa nature et ses fins*, in *Mon enseignement*, Seuil, Paris, 2005.

4 Lacan. J., 1971, séminaire XVIII – D'un discours qui ne serait pas du semblant, Seuil, Paris (2006), p.114.

possède en toute propriété sa propre pourriture. « Ce n'est pas à n'importe qui que je dirais "pourriture" » avait lancé Michel de Certeau, une injure pour familiers, en somme ! »⁵

Les problèmes liés à la gestion de nos restes est, aujourd'hui, particulièrement sensible. En témoigne le livre de Baptiste Monsaingeon « Homo Detritus » paru en 2017, qui est une longue étude passionnante sur l'histoire des rapports de l'homme avec ses déchets et les conséquences actuelles sur nos sociétés et sur la planète. Il a écrit ce livre après une expédition en bateau qu'il a tenté, pour sa thèse, à la recherche du continent de plastique. Voilà ce qu'il écrit à l'approche de la conclusion de son livre :

« En se focalisant sur la réduction des déchets, sur la face cachée de la production, on tend à neutraliser la nécessaire critique de sa face « visible », des processus de production aux-mêmes, on « oublie » que l'on continue à produire des quantités pharaoniques de matières incontrôlables. On oublie, donc on espère.

Comment dépasser ces mécanismes de défense qui pérennisent le déni ? La cure psychanalytique ne consiste-t-elle pas précisément à s'appuyer sur les résurgences inconscientes pour tenter de reconstituer sa propre histoire, pour en comprendre les ressorts, en accepter les conséquences et tenter d'éviter certaines répétitions ? Plutôt que de condamner et de rejeter plus loin encore ce qui reste ou ce qui, une fois oublié, tend à refaire surface, comment faire monde avec nos restes ? » (Baptiste Monsaingeon – Homo Detritus (2017) pp.235-236.)

L'écoute du signifiant, l'écoute de l'inconscient.

La lecture de la trilogie donne parfois l'impression d'assister à une séance de psychanalyse idéale, de voir se dérouler les associations libres dans une fluidité déconcertante. Les mots virevoltent et déploient leur plein potentiel évocatoire. Nous nous sentons par moment pris, à la limite du sortilège. Une sorte d'enchantement par les mots. Souvenons-nous qu'en anglais épeler un mot et jeter un sort utilise le même mot (spell). Sortilège, enchantement, ravissement poussés à l'extrême dans une longue phrase de neuf pages au cœur de l'innommable.

Pour en donner un exemple, je déroge à la règle que je m'étais fixé et vous livre un court extrait de ce troisième volet de la « trilogie » :

« Ma voix. La voix. Oui, je l'entends moins bien. Je connais ça. Elle va cesser. Je ne l'entendrai plus. Je vais me taire. Ne plus entendre cette voix, c'est ça que j'appelle me taire. C'est-à-dire que je l'entendrai encore, en écoutant bien. J'écouterai bien. Écouter bien, c'est ça que j'appelle me taire. Brisée, faible, je l'entendrai toujours, inintelligible, en écoutant fort. L'entendre toujours, sans entendre ce qu'elle dit, c'est ça que j'appelle me taire. Puis elle s'enflera, comme un feu qui reprend, comme un feu qui s'éteint, Mahood m'a expliqué ça, et j'émergerai du silence. Entendre trop mal pour pouvoir parler, c'est ça mon silence. C'est-à-dire que je parle toujours, mais quelque fois trop bas, trop loin de moi, trop loin dans moi, pour m'entendre, non, j'entends, pour comprendre. Non pas que je comprenne jamais.» (L'innommable – pp.175-176)

5 Leclair. S., 1978, *Heimlichkeiten in Rompre les charmes*, éditions du Seuil, Points, essais, Paris, 1999, pp.20-21

Quelle articulation clinique pouvons-nous tenter ?

Il me semble que l'un des points les plus délicat de notre clinique est de repérer qui s'adresse à qui, et qui est appelé à répondre, ou à ne pas répondre, à qui.

Les différentes instances en jeu, qui s'expriment de quelle façon, et comment y répondre ?

Dans la seconde topique et par rapport au schéma de 1932 (*Cf.* Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse : XXXI^e conférence – La décomposition de la personnalité psychique) Freud écrit : « Il est assurément difficile de dire aujourd'hui dans quelle mesure ce dessin est exact ; en un point il ne l'est assurément pas. L'espace qu'occupe le ça inconscient devrait être incomparablement plus grand que celui du moi ou du préconscient. Je vous prie de rectifier en pensée. » (p.109)

Dans cette conférence, Freud réduit grandement la part du Moi. Et nous indique qu'une part importante du Moi est inconsciente, le Surmoi et le Ça le sont également.

C'est, bien sûr, en conclusion de cette conférence qu'il écrit la fameuse phrase « Wo Es war, soll Ich werden. » que Lacan traduira plus tard par : « Là où C'était, Je dois advenir. ». Ce n'est qu'une des traductions qu'il en fait, pas la seule. Elle vise à dégager le psychanalyste d'une clinique de renforcement du Moi. Il s'agit, au contraire de le renforcer, de dégonfler l'ego pour que le sujet advienne.

Comment faciliter par notre travail quotidien l'ouverture de l'inconscient, afin qu'il puisse se présenter, se représenter et que l'être parlant puisse en entendre quelque chose ? En entendant le signifiant et en le retournant au psychanalysant.

Être à l'écoute du signifiant s'apprend aussi en lisant. C'est pour ça que certaines expériences littéraires me semblent importantes à faire pour un clinicien et la trilogie de Beckett en fait partie.

Mais aussi, à mon avis, Marcel Proust (à la recherche du temps perdu), Marguerite Duras (*Moderato cantabile*), Virginia Woolf (*les vagues*), Nathalie Sarraute (*Tu ne t'aimes pas*), et bien sûr la poésie, sous toutes ses formes et dans toutes ses époques.

J'ai pensé à d'autres auteurs qui ont fait le choix d'écrire en français, sans que cela soit leur langue maternelle, Emil Cioran et Eugène Ionesco, entre autres. Mais celui, peut-être, dont l'écriture s'approcherait de celle de Beckett dans **l'innommable** est Ghérasim Luca. Il est né en juillet 1913 à Bucarest en Roumanie, passe par la France à la fin des années trente. Il retourne en Roumanie pendant la guerre. À partir de 1947 décide de ne plus écrire qu'en français, langue « non-maternelle », arrive à Paris en 1952 après un passage rapide par Israël et décide de vivre dans l'état d'apatride. Il publie en 1953 *Héros-Limite* et, dans les années soixante donne des lectures à voix-haute de ses textes. Pendant les quarante années qui suivent, il reste opiniâtrement apatride. Gilles Deleuze lui rend hommage dans ses dialogues avec Claire Parnet, publiés en 1977. À la fin des années quatre-vingt, pour être relogé, suite à une expulsion de son atelier insalubre, rue Joseph de Maistre, il accepte d'être naturalisé français. Quelques années après, à 81 ans, « puisqu'il n'y a plus de place pour les poètes dans ce monde. », comme il l'écrit dans sa lettre d'adieu à sa femme, il se jette dans la Seine, depuis le pont des arts, le 9 février 1994.

Il y aurait, sans doute de nombreuses choses à explorer sur la question de l'écriture dans une langue qui n'est pas sa langue maternelle et sur les possibilités que cela ouvre dans le rapport à la langue. Une petite anecdote qui va dans ce sens, pour terminer. Il y a dans la tradition chinoise un idéogramme très important 仁 : rên (prononcer « reun ») qui est traduit par bonté, humanité, vertu d'humanité. La partie de gauche de l'idéogramme veut dire « homme », la partie de droite est le chiffre « deux ». J'ai eu l'occasion de demander, il y a peu, à une amie chinoise pourquoi la vertu d'humanité s'écrivait « l'homme deux ». Elle a éclaté de rire et m'a dit ensuite : « C'est incroyable, je ne l'avais jamais lu comme ça. Il faut que je raconte ça à mon père. »

Comme promis en introduction, je laisse le dernier mot à Samuel Beckett :

« Il ne faut pas oublier, quelquefois je l'oublie, que tout est une question de voix. Ce qui se passe, ce sont des mots. » (*Samuel Beckett – L'innommable. P.97*)

Post-scriptum – le commencement de la trilogie (premières pages de **Molloy**)

I

Je suis dans la chambre de ma mère. C'est moi qui y vis maintenant. Je ne sais pas comment j'y suis arrivé. Dans une ambulance peut-être, un véhicule quelconque certainement. On m'a aidé. Seul je ne serais pas arrivé. Cet homme qui vient chaque semaine, c'est grâce à lui peut-être que je suis ici. Il dit que non. Il me donne un peu d'argent et enlève les feuilles. Tant de feuilles, tant d'argent. Oui, je travaille maintenant, un peu comme autrefois, seulement je ne sais plus travailler. Cela n'a pas d'importance, paraît-il. Moi je voudrais maintenant parler des choses qui me restent, faire mes adieux, finir de mourir. Ils ne veulent pas. Oui, ils sont plusieurs, paraît-il. Mais c'est toujours le même qui vient. Vous ferez ça plus tard, dit-il. Bon. Je n'ai plus beaucoup de volonté, voyez-vous. Quand il vient chercher les nouvelles feuilles il rapporte celles de la semaine précédente. Elles sont marquées de signes que je ne comprends pas. D'ailleurs je ne les relis pas. Quand je n'ai rien fait il ne me donne rien, il me gronde. Cependant je ne travaille pas pour l'argent. Pour quoi alors ? Je ne sais pas. Je ne sais pas grand'chose, franchement. La mort de ma mère, par exemple. Était-elle déjà morte à mon arrivée ? Ou n'est-elle morte que plus tard ? Je veux dire morte à enterrer. Je ne sais pas. Peut-être ne l'a-t-on pas enterrée encore. Quoi qu'il en soit, c'est moi qui ai sa chambre. Je couche dans son lit. Je fais dans son vase. J'ai pris sa place. Je dois lui ressembler de plus en plus. Il ne me manque plus qu'un fils. J'en ai un quelque part peut-être. Mais je ne crois pas. Il serait vieux maintenant, presque autant que moi. C'était une petite boniche. Ce n'était pas le vrai amour. Le vrai amour était dans une autre. Vous allez voir. Voilà que j'ai

encore oublié son nom. Il me semble quelque fois que j'ai même connu mon fils, que je me suis occupé de lui. Puis je me dis que c'est impossible. Il est impossible que j'aie pu m'occuper de quelqu'un. J'ai oublié l'orthographe aussi, et la moitié des mots. Cela n'a pas d'importance, paraît-il. Je veux bien. C'est un drôle de type, celui qui vient me voir. C'est tous les dimanches qu'il vient, paraît-il. Il n'est pas libre les autres jours. Il a toujours soif. C'est lui qui m'a dit que j'avais mal commencé, qu'il fallait commencer autrement. Moi je veux bien. J'avais commencé au commencement, figurez-vous, comme un vieux con. Voici mon commencement à moi. Ils vont quand même le garder, si j'ai bien compris. Je me suis donné du mal. Le voici. Il m'a donné beaucoup de mal. C'était le commencement, vous comprenez. Tandis que c'est presque la fin, à présent. C'est mieux, ce que je fais à présent ? Je ne sais pas. La question n'est pas là. Voici mon commencement à moi. Ça doit signifier quelque chose, puisqu'ils le gardent. Le voici.